

Victor Cauchois

Première République

La Guillotine

les éditions qui tranchent

Préface

Le 21 septembre 2022, la proclamation de la République française fête ses deux cent trente ans. La République, ciment de notre société, sans cesse attaquée par les chlorures séparatistes, n'a pas cet âge auguste, trois nuits ayant suspendu son cours. Le 21 septembre 1792, la Révolution française reprenait la mue commencée en mai 1789 du corps politique français avec l'abandon de la royauté sous sa forme mâtinée, parlementaire, tentative avortée après le constat de l'impossible conciliation entre l'aspiration universelle à la liberté et le monarchisme absolu hérité de Louis XIV. Ce livre est une commémoration de son premier âge.

Il s'agit d'un recueil de poèmes. Il n'est pas d'un historien, il n'est pas d'un romancier. Il ne raconte pas l'Histoire, il ne raconte pas d'histoire. Ce n'est pas un chant grégorien, c'est une polyphonie à laquelle concourent des voix qui ont fait vibrer les bancs de l'Assemblée législative, de la Convention nationale et des différentes institutions de la jeune République venues clore l'ère de la royauté en France, en négligeant ce hoquet que fut la Restauration. Ce recueil vise, en projet poétique, l'unanimité dans la discorde, la convergence des divergences vers un but, unique. Son sujet n'est pas de dépeindre une époque. Il n'est pas de présenter le tragique de l'Histoire. Ici sont écrites les paroles qui coulent d'un même

amour, d'un même destin. Ici diffuse un même parfum composé d'essences que tout présente comme inconciliables. Là, le lecteur ne cherche plus à regarder en avant, à justifier son présent. Il contemple le passé et fait son analyse. Ici, le lecteur est plus que jamais acteur. Ici, le lecteur est récitant.

Le choix du registre poétique afin d'évoquer cette Première République, fruit de la Révolution française, tient justement à la récitation. Chaque mot y est choisi pour faire mouche, chaque parole adressée à la foule, mais destinée à l'individu. Le poème, même dans sa dimension oratoire, vise une résonance intime. Une seconde d'une portée infinie. Un morceau de soi qu'on laisse déposer par une autre bouche dans le creux de son cœur. Un discours auquel on ne répond ni par des acclamations ni par des sifflets, mais qu'on accueille avec un frisson, les yeux fermés, ultime communion. Une parole de recueillement. Le poème, enfin, permet d'un même chant l'expression lyrique de l'exaltation universelle et la subtilité d'un clin d'œil. Le tout parsemé d'un rire rabelaisien, voire voltairien, et même dantonien : « Nous deviendrons tous poètes, nous allons tous faire des vers... »

Ce livre est une galerie de personnages qui sont les visages de cette Première République¹. Ils apparaissent, chacun leur tour, devant la grande balance de la conscience. Ils viennent présenter leurs fronts devant un lecteur vierge des préventions que le temps a sédimentées. Nulle afféterie, nulle complaisance, nulle

1. L'ensemble des images provient de la banque d'images libres de droits de Paris musées. Je remercie cette structure pour cette démarche qui favorise la création.

nostalgie, nulle mélancolie, nul éloge larmoyant, nulle extase béate, nul dégoût, nulle terreur, nulle arrièrepensée, nul système. L'artifice disparaît. Seule reste la parole nue, crue. Seule reste l'humanité, débarrassée du titanique des événements. Seul reste l'homme face à son action politique, avec sa force souvent, avec sa faiblesse parfois.

L'amalgame de la Révolution française avec la Terreur, la diabolisation de celle-ci jusque sa personnification en la personne de Robespierre, dépeint comme l'homme déshumanisé par excellence, tout concourt à détourner le citoyen de cette période historique. C'est la raison d'être de ce recueil : permettre l'identification du lecteur, par la récitation, avec ces personnages. Certains des révolutionnaires les plus éminents ne sont pas présents, d'autres, moins connus du grand public, y figurent. Hors l'arbitraire, une raison motive le choix des personnages présents : il s'agit d'acteurs de premier plan de la période de la Première République. Cette galerie les présente selon la chronologie des dates de leur décès. C'est l'unique vestige du « mouvement de l'histoire ».

Un parti pris a été respecté pour l'ensemble des poèmes qui composent ce recueil : l'utilisation d'une langue où se font sentir les accents de la raison avec une tonalité déclamatoire. La palinodie éclate avec plus de force. Ces poèmes s'inspirent de cette période où chacun est orateur, jusqu'au journaliste politique. Alors, le moindre écrit devient discours, le moindre pamphlet peut bouleverser l'ordre politique. C'est cette force de la parole, prononçable ou imprimable, à l'envi.

Le besoin de partager son expérience de la Révolution française est commun à ceux qui y ont été plongés. Chacun

y va de son évangile, comme pour témoigner du miracle, la naissance de la Liberté. Comment ne pas continuer à s'émerveiller devant l'article 1er de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, commandement jeté à la face d'un univers qui ne connaît que la tyrannie : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. »

Ainsi, Michelet, Lamartine, Jaurès racontent davantage qu'ils ne relatent afin de faire sentir, faire comprendre, faire savoir, quelles rivières ont fait le fleuve, quels magmas ont fait l'éruption, quels soupirs ont fait le souffle. L'intensité dramatique de l'Histoire pendant cette période en France donne le vertige aux imaginations les plus fécondes. Ce devoir de témoigner a animé tout le dix-neuvième siècle : Chateaubriand, Balzac, Victor Hugo bien sûr, ou encore Anatole France. Il fallait faire voir, faire entendre, faire éprouver au plus grand nombre cette sensation d'enthousiasme devant la tâche insondable, devant le bouillonnement premier où tant d'êtres se sont jetés comme un seul homme. Et faire frémir devant le destin. Et faire frémir davantage encore devant les vicissitudes de l'homme. Bref, dire pour se souvenir. Dire pour éclairer. Dire pour inspirer.

Ce livre entend faire dire. Faire dire ces mots de l'engagement total. Faire dire le mot final de ces existences afin que chacun se sente prêt à dire, se sente prêt à rejoindre ces prédécesseurs et participer à la marche de la Liberté. Car l'ignorance et la bêtise sont deux grandes lois simplificatrices, chez certains ignorants et certains imbéciles, l'absence de culture et de connaissance du

fait historique inverse la compréhension du sens des événements. Le manque d'esprit critique laisse libre cours à toute la puissance du préjugé et de l'esprit de système. On pourra donner toutes les explications socio-économiques a posteriori sur les différentes décisions de l'Assemblée. On pourra faire sentir les intérêts de classe dans chaque décret. Qui entend autre chose que l'humanisme s'exprimer par ce décret 2262 du 16 pluviôse an II : « La convention nationale déclare que l'esclavage des Nègres, dans toutes les colonies, est aboli ; en conséquence elle décrète que tous les hommes, sans distinction de couleur, domiciliés dans les colonies, sont citoyens français, et jouiront de tous les droits assurés par la constitution – Elle renvoie au comité de salut public, pour lui faire incessamment un rapport sur les mesures à prendre pour assurer l'exécution du présent décret. »

Ces poèmes donnent à entendre des voix inscrites dans ce grand bond en avant du progrès humain. Les petits pas des femmes vers Versailles, des troupes de volontaires sur le champ de bataille de Fleurus, composant ensemble selon la formule hugolienne : « Le plus puissant pas du genre humain depuis l'avènement du Christ. »

Ce « ça suffit ! » originel a engendré tous les autres. Le poète ici est un porte-voix du cri que l'oppression a toujours eu la rage de rencontrer face à lui : Liberté ! La nouvelle définition, la loi universelle. Ces sonnets sont une façon de faire résonner la parole révolutionnaire, dans une diversité unifiée. Car il y a des divergences. Car il y a un même élan généreux, un même devoir, un même idéal devant lequel tout disparaît, jusqu'à l'intérêt particulier. La fameuse union sacrée. Ces poèmes sont

un nouvel élan pour la réappropriation de la Révolution française et de ses suites par ses héritiers. Une nouvelle façon de faire entendre, mais surtout une nouvelle façon de faire dire. Une nouvelle façon de faire éclore des voix révolutionnaires.

Un révolutionnaire, un héritier de la Révolution française, a dit : « L'Histoire me jugera. » Au tribunal de l'Histoire, l'accusation tempête à résumer cette période de quinze ans de mai 1789 à mai 1804 aux quinze mois de mai 1793 à juillet 1794. Ces poèmes sont la déclaration par les accusés eux-mêmes à la question du président : « Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ? »

Le besoin de se replonger dans l'Histoire n'a pas paru si prégnant de longtemps. Les tensions extraordinaires que le monde concentre dévoilent les menaces qu'elles portent en germe. Parmi elles, deux tendances dominantes asservissantes partagent ce désir d'effacer, de faire taire. Ces fondamentalismes sont les plus farouches opposants de la liberté d'expression, étendard s'il en est de la Liberté. Le fait historique est instrumentalisé jusque dans les manifestations de l'humanisme le plus sublime.

Juger le passé avec l'appréciation morale des temps présents est stupide. Juger les individus du passé, en particulier leurs mœurs, avec l'appréciation morale des temps présents est un non-sens. Quand cette bêtise se double d'une intransigeance pour laquelle la moindre tache justifie l'échafaud, elle devient une idéologie stérilisante pour la compréhension du passé. Celui-ci n'est plus invoqué afin d'éclairer l'avenir, mais ne fait plus qu'obscurcir le présent. Nous ne pouvons

que reprendre à notre compte cette leçon de Montesquieu : « Transporter des siècles reculés toutes les idées du siècle où l'on vit, c'est des sources de l'erreur celle qui est la plus féconde. À ces gens qui veulent rendre modernes tous les siècles anciens, je dirai ce que les prêtres d'Égypte dirent à Solon : "Ô Athéniens, vous n'êtes que des enfants !" »

Cette moralisation manichéiste assimilatrice, qui fait de toute nuance de gris une preuve de noirceur, appelle en réponse l'impérieuse nécessité d'une lecture de l'Histoire débarrassée de tout prisme. Ces poèmes sont une invitation à dire l'Histoire afin de mieux l'entendre, faisant fi du jugement d'autrui. À dire l'Histoire afin de mieux la dire avec ses propres mots, ses propres résonances. Ces poèmes proposent une lecture amoralisée, inactuelle de l'Histoire, nietzschéenne en somme.

L'Histoire, et en particulier celle de la Révolution française, est toujours à réécrire afin que son message éternel prenne les accents des temps présents. J'imagine les enfants récitant la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. J'imagine l'Assemblée nationale résonnant des mêmes accents, universels, avec pour seule portée le progrès et la prospérité des hommes. Une voix m'encourage, à laquelle je me plais à penser à l'occasion de certaines défaites de la pensée, celle du petit Antoine Blanco-Tutar, huit ans alors, qui à la lecture du manuscrit du présent recueil, m'a écrit :

« Bonjour Victor,

En lisant tes poèmes, cela m'a inspiré. J'en ai écrit un, ce matin, pour ton anniversaire, sur une révolutionnaire que tu n'as pas honorée.

Olympe de Gouges

Ma plume est mon arme.

La Bastille m'a attendue. Nous étions unies, faux au ciel, pour notre liberté, notre pain défendu.

Les hommes riches ne sont pas des dieux vivants.

J'ai soulevé, moi capitaine, des femmes muettes et sans droit.

Ma persévérance fait ma différence.

Digne d'une Marianne, j'ai voulu une vie meilleure, porte-parole des femmes qui ne pouvaient se rebeller.

Moi, manifestante, les injustes perdaient pied.

Paris est un régime de terreur voilé d'une république.

La guillotine m'attendait, coupant mon envol, ma tête et mes idées.

Je n'avais pas peur d'elle, je m'y étais préparée.

Poétiquement,

Antoine. »

C'est l'éternel retour.

La Révolution n'est pas terminée.

Victor Cauchois

Victor Cauchois est né le 5 mai 1990 à Paris. Ses deux parents professeurs lui transmettent l'amour de la raison et de la République, de l'effort et du mérite, de la solidarité et du partage. Après ses études à l'École Polytechnique, désireux de servir l'intérêt général, il intègre un grand corps technique de l'État : le corps des ingénieurs de l'armement. Son parcours professionnel le conduit à travailler au ministère des Armées, au ministère de la Culture ou encore au ministère de l'Économie, des Finances et de la Relance. Passionné de musique, il joue du violon et écrit des poèmes depuis son plus jeune âge. Première République est son premier recueil publié.

La France a fait la France,
elle est fille de sa liberté.

Jean-Paul Marat

1743 – 1793

Il faut être culotté pour m'en remontrer :
Je suis la voix des sans-voix, la colère sourde !
Je connais l'égout, son eau a rempli ma gourde,
J'écris la soif de justice des illettrés.

J'ai pris sa tête afin de mieux la recentrer
Quand la Révolution avait l'Assemblée gourde.
Qu'on ne m'accuse pas d'avoir la main trop lourde :
Au Panthéon, mes mânes feront leur entrée.

C'est moi l'ami du peuple, son dernier ressort.
Les misérables ont chez moi droit de cité,
Je me bats pour eux, leurs malheurs l'ont mérité.

C'est le cœur de l'homme qui arrête son sort,
Son vice le méchant, sa vertu le gentil :
Une porte ouverte est un risque consenti.



Jean-Paul Marat est né le 24 mai 1743 à Boudry (Suisse) et est mort assassiné le 13 juillet 1793 à Paris. Il a siégé à la Convention nationale comme député de la Seine. Avant la Révolution, il obtient un vif succès avec la publication des *Chaînes de l'esclavage* en 1774. Il se montre partisan des idées révolutionnaires et fonde *l'Ami du peuple*. Il se fait remarquer dans les assemblées populaires et aux Cordeliers. Il dénonce tous azimuts sans relâche : les députés, la municipalité de Paris, la cour. Décrété d'arrestation par la Législative, il se cache jusqu'au 10 août qui renverse la monarchie. Il endosse la responsabilité des massacres de septembre. Accusé de prétendre à la dictature, il la déclare nécessaire. Il vote la mort du roi. Dénoncé par plusieurs députés et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il est acquitté à l'unanimité. Artisan de la chute des Girondins, il s'oppose à la proscription de certains membres. Attaqué d'une maladie inflammatoire, il ne paraît plus à la Convention et prend part aux actes de l'assemblée par écrit. Il est assassiné par Charlotte Corday.

Jacques-Pierre Brissot

1754 – 1793

La Révolution se révèle en veuve noire
Je l'ai aimée en Flandres et aux Amériques
Rêvant d'hommes qui s'aiment d'amours symétriques,
Moi, le patriote français, l'ami des noirs !

Robespierre me hait, je suis sa bête noire,
Septembre ne m'inspire aucun discours lyrique
Je crains les agitateurs et les hystériques,
L'égout est aussi dangereux que le manoir !

Les temps troubles et incertains font la part belle,
Aux aventuriers qui sont en mal de profit
Un cri est rarement de la philosophie.

Un révolutionnaire n'est pas un rebelle
Il est porté par le désir de tout construire
Il ne doit pas avoir le plaisir de détruire !



Jacques-Pierre Brissot est né le 15 janvier 1754 à Chartres et mort guillotiné le 31 octobre 1793 à Paris. Il a siégé à l'Assemblée nationale législative et à la Convention nationale comme député de la Seine puis député d'Eure-et-Loir. Avant la Révolution, il publie une *Théorie des lois criminelles* qui le met en vue sans lui donner la fortune. En contact avec Voltaire, puis d'Alembert, il est embastillé pour un pamphlet contre la reine qu'il n'a pas écrit. Il fonde à Paris la *Société des amis des noirs* et part en Amérique étudier les moyens d'émancipation et rencontre Washington et Franklin. Rappelé par la Révolution, il fonde *le Patriote français*. À la Législative, il pousse pour déclarer la guerre à l'empereur d'Autriche. Révulsé par les massacres de septembre, il vote pour la mort du roi, mais pour l'appel au peuple. Némésis de Robespierre, dénoncé par Marat, la Convention nationale vote son arrestation avec 21 autres députés le 2 juin 1793. Il écrit en prison ses mémoires sous le titre de *Legs à mes enfants*. Il est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et guillotiné.

Pierre Victurnien Vergniaud

1753 – 1793

Je porte haut la faconde de la Gironde
Plusieurs de mes traits sont devenus des reliques.
J'agis comme un bon père de la République
Je demeure ferme quand la montagne gronde !

Je ne prends pas part à la septembrale ronde
Le peuple est Janus : une face est diabolique.
Je me refuse, moi, aux bassesses auliques :
Si le souverain est Paris, je suis la Fronde.

Ceux qui font de la commune un nom d'infamie
M'accusent d'avoir été leur accusateur
Ils retournent la loi contre ses créateurs.

Je partage ma peine avec tous mes amis
Ainsi la mère Révolution m'a pétri :
Je meurs en chantant mon amour pour la patrie.



Pierre Vergniaud est né le 31 mai 1753 à Limoges et mort guillotiné le 31 octobre 1793 à Paris. Il a siégé à l'Assemblée nationale législative et à la Convention nationale comme député de la Gironde. La Révolution ouvre ses talents d'orateurs à une carrière politique brillante. Nommé administrateur de la Gironde puis directeur du jury au tribunal criminel du département, il arrive à la Législative sur les bancs de l'opposition. Il est celui qui déclare la patrie en danger et la déchéance du roi. Bouleversé par les massacres de septembre, il se montre à la Convention opposé au parti de la Montagne. Ardent à attaquer Marat, Danton, la commune de Paris, il vote néanmoins pour la mort du roi. Cependant, Vergniaud ne regagne pas la confiance du parti populaire et la trahison de Dumouriez aggrave la situation des Girondins. Prisonnier sur parole après le 2 juin, il n'essaye pas de s'échapper et aura ce mot resté célèbre devant le tribunal révolutionnaire : « La Révolution est comme Saturne : elle dévore ses enfants ! » Il est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et guillotiné.

Jean-Marie Roland de la Platière

1734 – 1793

J'apporte une contradiction aux préjugés :
Nul besoin d'être inconstant, bruyant, excité,
Conduire la Nation requiert la probité
Je veux la Révolution calorifugée.

La femme que la fortune m'a adjudée
Est ma jeunesse, mon roc, ma solidité
C'est par son sexe qu'on veut me discréditer
C'est par son sexe que Roland sera jugé.

La Révolution risque son identité :
Si le bleu et le rouge siéent à la Montagne
Le blanc est aussi couleur primaire en Bretagne.

Je suis parmi les canards l'oie de la cité
Un romain qui voit mille Attila la piller
La vertu n'est pas sauvage, elle est habillée.



Jean-Marie Roland est né le 19 février 1734 à Villefranche et mort suicidé le 15 novembre 1793 à Rouen. Nommé inspecteur général des manufactures dans la généralité de Lyon grâce aux démarches personnelles de sa femme, il est délégué à Paris afin d'exposer la situation de leur industrie. Affilié aux jacobins, son salon devient grâce à Madame Roland le centre du parti girondin. Il devient ministre de l'Intérieur le 23 mars 1792. Artisan de la lutte contre la commune de Paris, il observe pendant les journées de septembre une attitude singulière de neutralité et d'inaction. Roland favorise les efforts des Girondins contre Robespierre et multiplie les attaques contre la commune. Il donne sa démission le 23 janvier 1793 et se retire dans une maison rue de la Harpe où son salon continue. Décidé à quitter Paris dès que les événements deviendraient menaçants, il ne peut mettre ce plan à exécution. Il échappe aux sectionnaires armés qui se présentent chez lui et gagne Rouen. Il y apprend l'exécution de sa femme le 10 novembre et il se perce alors le cœur à l'aide d'une canne-épée.

Jacques-René Hébert

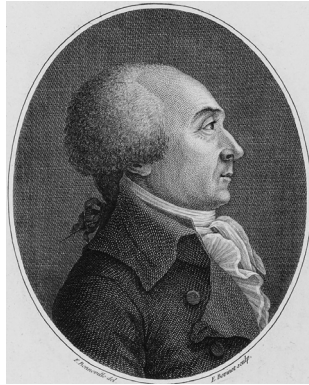
1757 – 1794

C'est sans aide que le peuple brise ses chaînes
Assemblées et tribunaux lui sont adventices :
Il ne veut pas de lois pour rendre la justice
Quand on croit le berner, le peuple se déchaîne !

Marat assassiné, ma tête est la prochaine
Sur les tablettes des patriotes factices
Aucune chance que leur projet aboutisse :
Six cent mille âmes suivent le père Duchesne !

La commune est la seule révolutionnaire :
Le dix août, septembre, le quatorze juillet,
Tous ces jours glorieux, sans nous, seraient gentillets.

Un bourgeois ne peut être qu'un réactionnaire
Dans ma loi du maximum, ils voient un danger :
Ils font tous partie d'un complot de l'étranger !



Jacques-René Hébert est né le 15 novembre 1757 à Alençon et mort guillotiné le 24 mars 1794 à Paris. Fils d'un bourgeois aisé, la Révolution lui ouvre la voie. Il lance en 1790 un journal qui le rend célèbre, *Le père Duchesne*. Ses outrances retiennent l'attention des Sans-culottes et il devient membre influent du club des Cordeliers. Il devient substitut du procureur de la commune de Paris. Il est arrêté suite à des attaques de la Gironde, mais est relâché sous la pression populaire. La mort de Marat en fait le seul porte-parole des Sans-culottes. Le comité de salut public s'exaspère de la surenchère dans les accusations et les menaces que profèrent les enragés, comme de leurs propositions dans le domaine économique et social ou de leur influence sur la commune et leurs appels permanents à l'insurrection. Il est arrêté le 13 mars 1794 avec certains de ses partisans. Il est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et exécuté.